

La transidentité, un cheminement personnel et social

Résumé :

Du ressenti à la prise de conscience, de la révélation à la décision d'assumer et de devenir ce que l'on est, et de la mise en mouvement jusqu'à l'accomplissement de la transformation physique et/ou sociale, il s'écoule bien souvent des années, voire des décennies.

Plus souvent encore le processus s'interrompt avant ou lors de la prise de conscience : la décision est trop difficile à prendre et risquerait de générer une inacceptable remise en cause pour soi et l'entourage. La peur et la résignation l'emportent.

Lorsque l'être humain décide d'entreprendre ce long cheminement vers lui-même, se pose alors la question de l'accompagnement : l'aide à formaliser ce ressenti, puis à prendre en connaissance de cause les meilleures décisions en fonction de soi et de l'entourage, le soutien enfin dans cette période de transition qui marque le bouleversement intime et social de toute une vie.

Au-delà du mouvement de balancier qui pousse parfois à l'expression exacerbée et caricaturale de l'aspiration à être, et bien au-delà du clivage fondamental et féroce que l'humanité s'est imposé depuis la nuit des temps, la transidentité nous mène au final à nous interroger sur ce qu'est un homme et ce qu'est une femme. Pour nous faire effleurer la vertigineuse diversité/unicité de l'humain.

On a beaucoup dit et écrit SUR les transsexuels.

En déplorant souvent la pauvreté de leur discours, qui se résumait à peu près à cette déclaration laconique : "Je suis une femme enfermée dans un corps d'homme" (ou le contraire).

Nous n'insisterons pas sur cette déclaration stéréotypée, dont nous savons qu'elle n'est souvent qu'un sésame destiné à convaincre le psychiatre que son patient est fou mais pas trop, juste ce qu'il faut pour décrocher l'autorisation d'hormonothérapie et le cas échéant de chirurgie.

Bien plus intéressante s'avère être l'approche du véritable ressenti de la personne trans'. Qu'est-ce qui se joue ? A quel âge ? Dans quel contexte ? En-dehors de toute étude psychosociologique sérieuse, nous ne pouvons que nous appuyer sur les témoignages existants, ceux publiés mais surtout l'incomparable richesse des témoignages oraux recueillis du fait de notre expérience au sein de l'association ABC et du GEsT : nous avons rencontré plusieurs centaines de personnes, lors des regroupements amicaux de l'ABC, au cours des Ateliers que nous organisons depuis 2004, au sein de groupes de parole à Toulouse et Montpellier, lors d'entretiens individuels et confidentiels conduits au Planning Familial, dans les échanges enfin avec d'autres réseaux associatifs d'entraide pour personnes transsexuelles et transgenres sur la France entière.

Et force est de constater l'étonnante diversité des parcours et des ressentis, pourtant balisés par un certain nombre de constantes.

Avant d'aller plus loin, il paraît utile de poser quelques principes sémantiques, sans avoir la prétention de poser les définitions données comme d'incontestables postulats. Il s'agit juste de rendre intelligibles, pour des non-spécialistes, les concepts sur lesquels nous tentons d'informer.

Avant tout rappelons les distinctions fondamentales :

- entre le sexe, physiologique, et le genre, psychosocial, d'une part ;
- et d'autre part entre l'identité de genre, qui répond à la question "qui suis-je ?", et l'orientation sexuelle : "qui m'attire ?".

La transidentité est le terme générique désignant l'ensemble des situations que vivent les personnes dont l'identité de genre ne coïncide pas exactement avec le sexe anatomique. Parmi celles-ci, on distinguera très schématiquement le transvestisme, qui consiste à éprouver le besoin ponctuel ou permanent de porter les vêtements et signes extérieurs habituellement attribués à l'autre genre ; le transgenre, ou transgendérisme, qui dans son acception la plus étroite désigne le fait de vivre de manière plus ou moins constante dans le genre ne correspondant pas au sexe de naissance, sans pour autant opter pour une modification radicale de son corps ; l'intergenre, qui caractérise une situation en permanence mouvante, la personne refusant la binarité liée aux genres masculin/féminin ; enfin le transsexualisme, qui consiste à s'acheminer vers un basculement tant social que corporel par une affirmation absolue du genre revendiqué et un changement chirurgical de sexe. Précisons d'emblée que toutes ces situations sont susceptibles d'évolution en fonction de la personne et du contexte dans lequel elle vit et se vit : rien n'est figé, tout est mouvement, et l'identité n'est une donnée immuable que pour le code civil ! On utilise également l'abréviation 'trans' (avec une apostrophe) pour toute personne concernée par une situation transidentitaire.

Dans tous les cas on parlera de FtM pour désigner le cheminement de féminin vers masculin (de l'anglais female to male), et de MtF dans l'autre sens.

Et surtout, par respect pour son ressenti et l'expression de son identité, on désignera systématiquement la personne concernée par son genre de prédilection : ainsi une femme transsexuelle est à l'origine née de sexe masculin, un homme transsexuel de sexe féminin. Il est important de se familiariser à cet usage, tant l'utilisation du masculin et de féminin à mauvais escient peut s'avérer blessante pour la personne qui tend de toute son énergie à se positionner intimement et socialement dans le genre qui lui convient.

Enfin, on tendra à bannir le terme transsexualité, dont la racine "sexualité" s'avère impropre à qualifier un questionnement avant tout identitaire. Il ne s'agit pas d'une "vie sexuelle", comme on l'entend trop souvent, mais d'une affirmation identitaire.

Le sentiment d'ETRE femme pour un mâle, ou homme pour une femelle, mis en avant par la psychiatrie comme relevant d'un trouble de l'identité, pose effectivement la question de la véritable appréhension de soi : comment puis-je être ce que je ne suis manifestement pas selon les critères objectifs de différenciation sexuelle ?

Cette approche réductrice, presque caricaturale, ne peut trouver de réponse qu'en changeant de paradigme, en admettant que la psyché n'est pas forcément le reflet de la conformation physique. Mais ce qui se joue le plus souvent semble plutôt relever non de l'apparente confusion identitaire, mais bien d'une aspiration à être ce qu'on n'est apparemment pas, ou plus exactement **à devenir qui on veut être.**

Remontant à la petite enfance, nombre de témoignages concordent sur cet impérieux désir. Qu'il se manifeste en tant que tel ou par le biais d'une revendication des attributs habituellement dévolus au genre visé (vêtements, jouets, comportements), ce désir engendre le plus souvent un sentiment de frustration et un repli sur soi puisque très rapidement s'installe la conscience du "socialement incorrect" qu'il représente.

C'est la confrontation de ce désir, exprimé ou non, à l'environnement social qui va engendrer un mal-être.

Commence alors la longue traversée du désert : que le malaise soit formulé, ou qu'il se révèle simplement indicible, rien n'est prévu dans l'entourage pour accueillir cette difficulté d'être. Bien au contraire, la moindre expression consciente ou non de son ressenti risque fort d'exposer l'enfant aux quolibets et maltraitances de ses camarades, aux remontrances de parents paniqués à l'idée que leur progéniture ne devienne homosexuelle. Car l'amalgame est né avec l'humanité et ne semble pas encore prêt de disparaître : un comportement efféminé pour un garçon ou "garçon manqué" pour une fille, sera automatiquement interprété comme les prémisses d'une orientation homosexuelle.

A l'adolescence, la suspicion liée à l'orientation sexuelle risque ainsi d'aggraver une perception de soi déjà bien mise à mal : le ou la jeune trans' pourra alors adopter un comportement le plus neutre possible, pour ne pas de surcroît passer pour ce qu'il ou elle n'est pas à ses propres yeux, réprimant également toute pulsion éventuelle ressentie comme hétérosexuelle mais socialement comprise comme homosexuelle : en effet, une jeune fille attirée par les filles mais se vivant comme garçon se situera dans une logique hétérosexuelle, et vice-versa !

Ces mécanismes complexes ne recouvrent pas, loin s'en faut, tous les cas de figures : certains assumeront très tôt une apparente homosexualité masquant leur transidentité, d'autres transféreront leurs pulsions vers l'image désirée d'eux-

mêmes à travers le transvestisme et une sexualité pauvre vécue en solitaires, d'autres encore vivront l'absence totale de sexualité.

Le désir de se conformer à l'assignation sociale est tel que souvent la personne va se résoudre à répondre à ce qu'on attend d'elle : études, mariage, travail, enfants... Mais petit à petit son champ de conscience va se rétrécir, elle va se renfermer dans une tristesse qui pourra affecter son caractère, la rendre irascible, voire haineuse, intolérante, ou au contraire abattue, sans appétit de vie. Dans d'autres cas, ou parfois simultanément il s'agira de fuite en avant, elle enchaînera projet sur projet dans une suractivité qui masquera tant bien que mal le vide intérieur généré par la solitude et le silence. Cette forme de silence s'avère particulièrement assourdissante : une enquête auprès des membres de l'ABC (historiquement la plus ancienne association transgenre pour MtF, créée en 1975) a révélé que 75 % des adhérentes, maris et pères de famille, n'avaient jamais pu parler de leur "double vie" à leur épouse.

Au bout du chemin, la dépression, la maladie ou le suicide sont souvent au rendez-vous. Qui sait combien de personnes transidentitaires se sont suicidées depuis l'aube de l'humanité, emportant bien souvent leur secret dans la tombe ? Une récente enquête portant sur une population de jeunes trans' livre des chiffres inquiétants : 69 % ont déjà envisagé le suicide en lien avec leur transidentité, 34 % ont fait une ou plusieurs tentatives (HES/MAG, avril 2009, sur un échantillon de jeunes 16-26 ans). Combien ne sont plus là pour répondre à l'enquête ?

L'alternative réside en la prise de conscience, qui peut intervenir à n'importe quel âge, parfois très jeune, parfois aussi au soir de la vie : nous avons personnellement constaté à deux reprises récemment des prises de conscience après 80 ans ; avec, dans les deux cas, la volonté non de s'engager dans des processus médicaux improbables, mais de témoigner auprès de la famille et des amis de cette part de soi trop longtemps enfermée, pour ne pas partir sans avoir réellement vécu, et pour ne pas laisser derrière soi un non-dit sur qui on se sentait vraiment.

Le déclic vient de multiples manières, parfois lors d'un événement marquant (décès d'un proche, accident, maladie), souvent lors d'une confrontation à des expériences de vie similaires : la découverte d'une association d'entraide pour trans', une lecture, un témoignage télévisé, et bien sûr depuis quelques années Internet où site biographiques et forums se sont multipliés. On passe alors brutalement d'un vécu subi, une phase larvée qui a pu s'avérer interminable, à la conscience claire qu'il s'agit bien de cela, que toute une part de soi n'a pu se réaliser.

Après la prise de conscience vient inmanquablement le cas de conscience : que faire de cet encombrant bagage ? Comment faire face, assumer enfin ce ressenti pour ne pas sombrer définitivement, tout en respectant la famille, les amis, les proches, l'environnement professionnel et social ? C'est une construction sociale de toute une vie qui apparaît soudain vacillante, et on peut légitimement se demander quelle

décision demandera le plus de courage : s'engager dans une tentative de réalisation de soi, au risque de provoquer un cataclysme, ou par respect de ceux qu'on aime couler définitivement une chape de plomb sur ses aspirations fondamentales qui tentent de s'imposer dans un sursaut vital mais peut-être ultime ?

Pour qui décide de s'affirmer commence alors cette quête incroyablement éprouvante mais qui peut aussi s'avérer chemin de bonheur.

En premier lieu il convient de briser le mur du silence, qu'on a soi-même mis tant de temps et d'application à ériger en forteresse intérieure. Notre pire ennemi, disait l'une de nos premières amies rencontrées sur ce chemin, c'est nous-mêmes. Quelle férocité, en effet, dans les interdits que nous nous sommes imposés pour ce que nous pensions être notre sauvegarde ! La peur, voire la terreur du regard de l'autre est au cœur de la question transidentitaire.

L'histoire fourmille hélas de récits effarants sur lesquels nous ne étendrons pas : le rejet des trans', qu'il soit institutionnel, médical, familial, social, professionnel, explique les barrières intérieures qui se sont érigées... et aujourd'hui les prises de positions parfois radicales de certaines associations.

C'est socialement que la part la plus difficile est à affronter. Tout est remis en cause : les liens familiaux, de voisinage, la crédibilité sociale à tous niveaux. Marcher dans la rue ou prendre le bus peut s'avérer une épreuve insoutenable, la modification d'image ne s'opérant que de manière progressive. Les gestes les plus anodins de la vie quotidienne deviennent très compliqués : retirer un recommandé à la poste, présenter sa carte vitale, subir un contrôle d'identité, payer par chèque... Chaque nécessité de décliner son identité pose problème ; au fur et à mesure que l'image du genre désiré s'affine, restreignant les humiliations de la rue, le décalage entre cette image et les papiers d'identité s'accroît.

Rappelons qu'à l'heure actuelle en France, et contrairement aux pratiques d'autres pays européens comme le Royaume-Uni ou l'Espagne, le changement d'identité n'est possible que pour les seules personnes ayant opté pour une "réassignation sexuelle", c'est-à-dire une opération chirurgicale de l'appareil génital : vaginoplastie (construction d'un vagin) pour les MtF et au moins mastectomie (ablation des seins) plus hystérectomie (ablation de l'utérus) pour les FtM.

Encore ce changement n'intervient-il qu'une fois tout le processus de transformation physique achevé, et au prix d'une procédure longue et coûteuse, le plus souvent assortie d'expertise "médicales" d'un goût douteux. A cela s'ajoute par abus de pouvoir l'obligation de divorce pour les personnes préalablement mariées, au prétexte fallacieux que le mariage entre deux personnes de même sexe est interdit en France (c'est en effet le mariage lui-même qui est astreint à cette règle, non la situation matrimoniale préexistante au changement d'état-civil, ainsi que le rappelle l'arrêt

suivant de la Cour d'Appel de Caen en date du 12/06/2003) :

Force est de constater en outre que ce mariage antérieur n'a pas d'incidence sur le droit du requérant à obtenir la modification de son état civil dès lors que celle-ci ne peut avoir d'effet que pour l'avenir.

Contrairement au premier juge, la Cour considère enfin que l'ordre public, qui tend à faire prévaloir le respect des droits individuels sur la défense des institutions et qui accepte que le transsexualisme puisse justifier la rectification de l'état civil, n'est pas affecté et troublé par la coexistence chez une même personne, à un moment donné, d'une appartenance au sexe féminin et du statut de conjoint d'une femme.

Pourquoi cette violence sociale et institutionnelle ?

Simplement parce que la société n'accorde pas de place aux personnes transgenres ou intergenres.

Notre organisation sociale impose un cloisonnement étanche entre le mâle/homme/masculin et la femelle/femme/féminine, qui trouve sans doute son ancrage dans la peur primitive de l'extinction de l'espèce, ainsi qu'en témoigne le sort réservé aux bébés intersexués dans la Grèce et la Rome Antique (cf : Le sexe incertain, Luc Brisson, éd. Les belles lettres). Par parenthèse, mentionnons simplement le fait que le sort des intersexués de nos jours n'est guère plus enviable, à la différence près qu'il se joue dans le secret des blocs opératoires, parfois en l'absence même du consentement des intéressés... Les religions et la montée du patriarcat autour de la différenciation sexuelle ont fait le reste : on naît homme ou femme, on le reste ad vitam, et il n'y a **surtout** rien au milieu.

Ainsi, et malgré le classement de l'ensemble des manifestations transidentitaires dans les troubles mentaux le psychiatre s'attachera à trier le bon grain de l'ivraie, en écartant impitoyablement du protocole de "réassignation sexuelle" les personnes qu'il jugera non conformes à ses propres critères de jugement, les rejetant dans la géhenne de la perversion sexuelle. L'équipe hospitalière prendra alors en charge le ou la candidate transsexuel(le) jusqu'à sa transformation en personne crédible dans "l'autre sexe". In fine, la bien nommée réassignation sexuelle s'achèvera par le changement d'état-civil tant désiré.

Cette approche binaire va tellement loin que l'administration en arrivera à produire de vrais "faux papiers", dans le louable souci de simplifier la vie de son ou sa nouvel(le) administré(e) : son acte de naissance enregistrera en mention marginale ses nouveaux sexe et prénom, mais son extrait de naissance, plus couramment utilisé que l'acte intégral, mentionnera la personne comme née de son nouveau sexe ! Mieux encore, pour peu qu'elle ait été mariée, le document "transsexualisera" son ancien(ne) conjoint(e). Ainsi une MtF sera déclarée née de sexe féminin, mariée et divorcée : on se contentera de mentionner l'initiale et non l'intégralité du prénom de l'ancien(ne) conjoint(e) pour ne pas induire l'idée de mariage homosexuel !

A ce stade, qu'il me soit permis d'évoquer la situation particulière des transsexuel(e)s : en premier lieu pour rendre hommage au courage nécessaire aux FtM qui, du fait du niveau actuel des interventions chirurgicales, savent qu'ils ne peuvent espérer une conformation physique totalement aboutie ; en second lieu pour réfuter l'argument selon lequel la vaginoplastie chez les MtF s'apparente à une mutilation, du moins lorsqu'on a affaire à un chirurgien compétent : quand on a la chance d'**accueillir en soi** ce qui était une part de soi, on ne peut parler que de reconstruction...

Pour les autres, **tous** les autres, qui représentent la partie immergée de l'iceberg, il n'existe **rien**, que l'ignorance et le mépris face à des images d'Épinal éculées : les transgenres MtF ne sont considérées que comme un potentiel prostitutionnel ; elles-mêmes ne sont pas dupes, et celles qui se prostituent faute de pouvoir trouver du travail dans leur situation savent que leur fond de commerce réside dans leur culotte, l'opération leur ôtant tout attrait pour le chaland...

Les transvesties sont cataloguées déviants sexuels.

Il ne reste plus aux un(e)s qu'à tenter de subsister à la marge : l'absence de papiers d'identité conformes à l'image implique les pires difficultés pour l'insertion sociale (travail, logement...). Et aux autres à cultiver leur mal-être au fond d'un placard.

Comment sortir de cette situation ?

Nous pensons pour notre part que les réformes institutionnelles, pour urgentes qu'elles soient, ne résoudront pas tout.

Et que, plutôt que de vouloir à tout prix changer ce qu'il y a dans la tête des trans', la société aurait beaucoup à gagner à changer son regard sur eux. Il y a un travail de fond à réaliser pour informer et former tous les acteurs de la vie publique, des enseignants aux magistrats, des personnels de santé aux travailleurs sociaux, des employeurs aux guichetiers des bureaux de poste. Et plus largement le grand public : c'est toute une conception de l'humanité qui nécessite une profonde révision.

L'enjeu est de taille : car à poursuivre une politique d'autruches nous pourrions nous trouver confrontés très prochainement à un phénomène de société qui mènera des centaines de jeunes à de réels dangers. Je m'explique : invitée il y a quelques mois à faire une intervention pédagogique dans un lycée, j'ai été prise à partie par l'infirmière de l'établissement, scandalisée que l'on puisse traiter d'un tel sujet devant des jeunes "en pleine construction identitaire". Cette femme par ailleurs très dévouée et extrêmement consciencieuse dans son métier n'avait simplement pas pris la mesure de la réalité. Car les jeunes en question ont accès à toute l'information sur le Net, la meilleure comme la pire. Les forums, notamment de jeunes FtM, foisonnent. Et que se passe-t-il ? Tout simplement que des groupes de jeunes filles, en révolte contre la suprématie masculine et à l'âge où il est souvent nécessaire de s'affirmer en rupture avec l'ordre établi, voire en flirtant avec le danger, trouvent pour quelques dizaines d'euros des hormones de contrebande sur Internet et se "shootent" littéralement à la testostérone dans une dramatique surenchère. Pire, pour

peu que les parents soient de condition aisée et compréhensifs, le nec plus ultra consiste à se faire réaliser une mastectomie dans une clinique étrangère.

Le résultat, c'est à 19 ans un jeune FtM rencontré récemment qui me confiait son désarroi d'avoir si hâtivement réalisé tout ce processus, un peu par besoin de s'affirmer, un peu pour épater les copines, et qui prenant conscience de son désir de vivre sa féminité s'infligeait des séances laser d'épilation du visage... en attendant mieux, ou pire. Ce n'est pas un cas isolé, même si encore peu fréquent, mais il serait temps de prendre le problème de la transidentité à bras le corps.

Aucun être humain n'est en mesure de s'arroger le droit de décider **de qui** est l'autre, et de ce qui est bon pour lui. Aucun médecin, thérapeute, éducateur n'a la compétence nécessaire pour juger du bien-fondé d'une démarche identitaire. En dernier ressort, **seule la personne concernée** peut décider de qui elle est et du chemin qu'elle empruntera pour se réaliser. Mais notre rôle à tous, parents, amis, médecins, travailleurs sociaux, enseignants, est de permettre aux jeunes en devenir, comme aux adultes en questionnement, de prendre pour eux-mêmes les meilleures décisions possibles au meilleur moment, en parfaite connaissance de cause.

Avant que la société n'ait évolué en profondeur pour accepter et comprendre la transidentité, il apparaît nécessaire et urgent de mettre en place non des équipes médicales, mais des réseaux de personnes formées, chacune dans sa spécificité, à répondre aux demandes transidentitaires : travailleurs sociaux, médecins généralistes et spécialistes, juristes, agents des administrations de la santé, de la justice, du travail et de l'emploi.

Il s'agit en premier lieu d'accueillir, de savoir écouter sans jugement et dans le respect de la personne.

Puis d'apporter le cas échéant les informations indispensables à une vue d'ensemble de la situation et des conséquences qu'elle va générer, de manière à aider la personne à opérer les meilleurs choix.

Enfin de proposer, sans l'imposer, un accompagnement et un soutien tant à la personne concernée qu'à son entourage tout au long de sa démarche.

Si a priori la justification du coût social engendré par ce type de dispositif peut sembler peu évidente, il convient de le considérer à la lumière des économies réalisées tant dans le domaine médical (dépressions, maladies psychosomatiques, VIH contracté dans la précarisation...) que social (accès au travail et au logement).

Tout cela nécessite une profonde remise en cause de nos pratiques et préjugés, tant la transidentité nous interroge sur de multiples plans :

- L'acceptation de soi, d'abord, dont on sait qu'elle est un préalable à l'ouverture aux autres. Or c'est une démarche tellement paradoxale qui consiste à devoir se modifier physiquement, non sans une certaine violence, pour pouvoir enfin s'accepter pleinement !

- La liberté personnelle et ses interactions avec l'environnement social : certes je n'ai pas choisi d'être ce que je suis, mais ce tournant de ma vie va induire des bouleversements importants autour de moi, et je suis confronté(e) au choix de l'immobilisme, de la négation de moi, ou du mouvement avec toutes les conséquences qui en découleront, notamment sur mon entourage qui, lui, devra s'adapter à une situation nouvelle et souvent imprévue. Au final, est-ce une démarche résolument égoïste ? Ou simplement une des formes d'expression de la vie, qui n'est que mouvement, et qui vient bousculer les principes moraux qui nous régissent, comme le sens de l'engagement ?
- L'atteinte à l'intégrité physique, dans une démarche qui peut facilement être perçue comme "contre nature". A cela on répondra aisément que toute l'histoire de l'humanité s'est construite autour de la volonté et de la nécessité de s'affranchir des contraintes de la nature, et l'évolution de la médecine en est un exemple évident.
- Plus fondamentalement se pose la question de ce qu'est réellement un homme, ce qu'est au bout du compte une femme : lorsqu'on a fait la part des choses de ce qui relève des caractéristiques physiologiques consacrées à la reproduction de l'espèce (dont le 20^è siècle a permis là encore de prendre beaucoup de distance avec les processus purement naturels) et de ce qui n'est que l'imprégnation historique de rôles et codes sociaux, que reste-t-il véritablement pour distinguer l'une de l'autre ? Un ressenti, sans doute, et un rapport au monde.

Pourquoi alors cette volonté acharnée, qui anime les trans', de vouloir passer sur l'autre rive d'une humanité qui, elle, s'est tant appliquée à marquer ce clivage fondamental ? Et pour y parvenir, de forcer le trait parfois jusqu'à la caricature ? Pourquoi, si l'on prend un peu de recul par rapport à notre civilisation et ses principes culturels, constate-t-on que dans l'histoire et dans le monde, partout où les trans' ont trouvé droit de cité la prééminence de leur démarche résidait dans le fait d'adopter les codes sociaux liés au genre désiré : vêtements, parure, gestuelle, rôles au sein de la société ?

Tout se passe, vu de l'extérieur, comme si la transidentité ne faisait qu'effleurer l'écorce des choses, s'arrêtait au marquage social symbolisant le masculin et le féminin. Et pourtant, dans les mythes fondateurs de nos civilisations et dans la réalité d'autres organisations sociales dans lesquelles ils ont trouvé place (notamment chez les indiens d'Amérique), ces êtres intermédiaires entre le masculin et le féminin non seulement opèrent la synthèse entre les deux sexes, mais sont également une passerelle entre le monde des vivants et le monde des morts, entre les humains et les dieux, entre le règne animal et l'humanité...

Tout se passerait plutôt comme si la transidentité relevait d'une quête initiatique que nous nous refusons à reconnaître comme telle, aveuglés par notre matérialisme scientifique.

On le sait, nous sommes tous constitués d'un ensemble de bipolarité : l'être le plus généreux peut aussi se révéler très égoïste, le courageux lâche, l'intelligent stupide, le tendre féroce, etc. Jusqu'à la huitième semaine de gestation le fœtus possède un double potentiel de développement, mâle et femelle (canaux de Wolff et de Müller). Et jusqu'à preuve du contraire nous sommes le fruit de l'union d'un homme et d'une femme. C'est donc un lieu commun d'énoncer que chaque être humain porte en lui du masculin et du féminin. Ou de dire que depuis l'aube de l'humanité, parmi les centaines de milliards d'hommes et de femmes qui sont nés, ont vécu et sont morts, il n'y en eut jamais deux rigoureusement semblables.

Ces quelques apparentes banalités pour mettre en perspective l'équilibre qu'il appartient à chaque être humain de trouver entre ses diverses composantes, en fonction de son environnement social et des événements qui vont jaloner sa vie. Pour conclure, je voudrais vous proposer cette image que je trouve belle : si l'on compare notre humanité à notre planète, on constate que les pôles sont relativement inhospitaliers et que la vie se répartit essentiellement entre eux. Il en va de même de l'identité de genre, qui n'est jamais totalement féminine ni totalement masculine. Ainsi, plutôt que passerelle entre le masculin et le féminin, la transidentité peut s'entendre comme une zone équatoriale, une place comme une autre sur le continuum du genre. De ce point de vue il n'est nul besoin de considérer les deux sexes comme opposés, mais bien comme complémentaires au sein d'une infinie diversité d'identités, parmi lesquels la transidentité ne serait que l'expression exacerbée de cette tentative de réconciliation du masculin et du féminin en chacun de nous et au sein de l'humanité. Elle nous invite, non à gommer les différences, mais à délaissier les clivages pour raisonner en termes d'humain.

Camille BERNARD, 17 octobre 2009

Assises du Corps transformé / Regards croisés sur le genre